

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



MORDANT MORDU.

Je lâche la bride à mes souvenirs personnels.

Peut-être ne vous amuseront-ils pas autant qu'ils m'égayaient encore après nombre d'années,—c'est assez probable;—en tous cas, je vous invite à ne point oublier tout le long du récit que "c'est arrivé pour de vrai."

Il n'y a rien qui fasse plaisir comme la lecture ou l'audition d'une épisode que l'on sait être basée sur des faits réels.

Or, il y a des centaines de personnes qui reconnaîtront ce dont je vais parler, et quoiqu'il s'agisse d'événements de peu d'importance, je suis certain de provoquer chez ces témoins du temps jadis, un retour de la franche et bonne gaité qui servit d'assaisonnement aux scènes que je raconte aujourd'hui.

Je remonte de seize ou dix-sept années dans mon humble existence et je me vois en face d'une vieille demoiselle à l'œil dur, à la parole brève, à l'accent criard et colère, qui d'une main me désigne la porte et de l'autre... me lance un regard formidable, comme s'exprimait heureusement notre maître d'école.

Il faut vous dire que, depuis la naissance de mon grand-père, je suis affligé d'une peur horrible des chiens, petits ou grands. C'est quelque chose d'insurmontable, d'incompréhensible, car, je puis dire avec l'expression populaire, que je n'ai pas l'habitude d'avoir froid au yeux. A la vérité, ce n'est pas seulement dans l'œil que je sens des défaillances lorsque je rencontre de ces quadrupèdes, c'est dans la nuque, dans l'épine dorsale, dans les bras, dans les jambes, partout enfin, et tandis que je passe à l'état de laine cardée, mes cheveux font le contraire, ils raïdiennent,—si bien qu'en ce moment on pourrait s'y frotter et les prendre pour s'en faire des bagues de diamants. Ah ! vrai comme j'ai l'honneur de vous le dire !

Comprenez-vous cela ? Avoir peur à la vue d'un chien gros comme le poing et qui, le plus souvent ne mordrait pas une mouche, j'en ai la conviction ! C'est une conduite insensée de la part de mes nerfs et j'en suis encore à me demander pourquoi et comment il se fait que je ne parvienne point à me rapatrier avec "l'ami de l'homme", le chien. Mystère !

.

L'aventure commença un Dimanche, comme je passais devant la demeure de la famille Huart, dans la ville des Deux-Grèves, Bas-Canada.

Comme je m'en allais sur le trottoir de la rue F., chantonnant selon mon habitude un couplet de romance à la mode, ne voilà-t-il pas qu'il m'arrive sur les pieds un peloton de poil gris, avec accompagnement d'aboiements, de groguements et de trémoussements extraordinaires !

Avant même d'avoir reconnu Truc, le vilain barbet chéri de mademoiselle Huart, les trente-six mille fibres de mon être avaient reçu le choc électrique et j'en étais à me demander quel endroit du paysage je choiserais pour m'évanouir.

La petite bête était là, qui se démenait autour de mes jambes et qui jappait à pierre fendre.

Rivé au sol, l'air attéré et le cœur gros comme la cathédrale, je tremblais et suais la peur de tous mes membres. Je n'étais pas beau !

En ce moment, une demie douzaine de petits coup secs frappés à la vitre de l'une des fenêtres du salon de la famille Huart, suspendirent brusquement les démonstrations de cet animal de Truc, et mon œil reconnaissant put distinguer à travers la fenêtre, la tête blonde d'une fillette de douze ans qui venait par ce signal de rappeler le chien à son devoir, et de me rendre un peu à moi-même.

Mon bourreau fila vite et prestement, l'oreille basse, la mine honteuse et opéra sa retraite par la porte ouverte de la cour.

Mais à peine avait-il disparu que, soudain, mes muscles retrouvent leurs forces, plus que leurs forces, et me voila doué d'un courage de lion ! J'eusse enfoncé un bataillon... de chiens. Enfin sans plus tarder, je me précipite dans la cour, je ramasse une sorte de baguette flexible que le hasard me présente et je tombe comme un foudre de guerre sur Truc, qui se blottit dans la porte de la cuisine. Ce que je lui donnai de coup n'a jamais été compté, mais il est évident que je tapais autant dans la porte que sur le dos du monstre, dont les cris eurent bientôt alarmé le voisinage.

Tout-à-coup, la porte de la cuisine s'ouvre au milieu d'un vacarme indescriptible causé par les pleurs et les gémissements de toute la famille.

Le chien fonce dans la maison et je me trouve en face des Huart.

Il y en avait des petits, des plus petits encore, les uns étaient des filles, d'autres des garçons. Quelques uns pleuraient, celui-ci cherchait une hache pour m'assommer, le reste m'accablait d'injures. Ils étaient onze, tous comptés. Là-dessus, pas un homme—mais il y avait une femme, et elle en volait plus d'un qui se montre fier du droit de porter le pantalon !

Miséricorde, mes bon amis ! Elle me dardait ses prunelles jusqu'aux os...

Et c'est ce qui vous explique cette phrase de tout-à-l'heure : " je me vois en face d'une vieille demoiselle à l'œil dur, à la parole brève, à l'accent criard et colère, qui d'une main me désigne la porte et de l'autre..." Vous savez ?

J'entrai chez moi, et, après avoir raconté ma prouesse, ma mère me dit :

—C'est une bonne affaire—tu n'auras plus peur des chiens.

Et dans mon cœur je m'en réjouis.

* *

Le lendemain un pauvre journalier vint me trouver.

—Vous avez été mordu par le chien de Melle Huart, m'a-t-on dit et je désire savoir si dans la poursuite que vous allez intenter en cour de justice, il me serait permis de vous servir de témoin.

—Mais, mon brave homme, je n'intente aucune poursuite, et je n'ai point été mordu !

—Pas possible ! C'est pourtant la rumeur...

—Enfin, ne jurons de rien,—et à propos de jurer que pourriez-vous dire à l'appui de ma cause !

—Monsieur—et l'homme se passa la main droite dans les cheveux, tandis que de la gauche il s'appuyait sur le bord de la table où j'écrivais, pour rapprocher sa bouche de mon oreille et me parler comme en confidence—Monsieur, je me nomme Gabriel Tigruche et le printemps dernier j'ai été mordu à la jambe de mon pantalon par le chien de madame Chose.

—Ah ! bien. Avez-vous montré votre blessure à un médecin, lors de l'accident ?

—C'était dans mon pantalon, je vous le répète, mais il y a le gros Larivé qui a montré la sienne au docteur Chose.

—La sienne, quoi ?

—Son mal... que le chien lui avait fait... trois jours avant moi... dans le gros de la jambe... et le docteur Chose.....

—Le docteur ? ...

—Cart.

—Bon, le docteur Carter l'a soigné ?

—Justement. Et plus que cela—il l'a guéri.

—Je m'y attendais...

—Plaidez-vous, sauf vot' respect ?

—Pas du tout—si je vous ai fait parler ça été par pure curiosité. Je vous remercie de votre offre portez-vous bien, lui dis-je en le reconduisant.

* *

J'avais hâte de voir le gros Larivé, tout de même. Puisqu'il avait été mordu, il était mon allié naturel. De plus c'était un fier chicanier que ce gros homme et j'aurais beaucoup de son appui, au cas où les hostilités éclateraient.

—J'allai donc le voir à sa tannerie et lui exposai mon affaire. Il me répondit en peu de mots :

—Je dois de l'argent aux Huart—ce sont des corbeaux pour leurs débiteurs—je n'ai pas voulu m'attirer leur vengeance—je me suis tenu coi, bien que mordu—je vous conseille d'en faire autant, vous qui ne l'avez pas été.

—C'était un sage avis. Je me calmai. Huit jours se passèrent au sein d'un bonheur sans mélange. Ma grande joie provenait de que j'avais enfin surmonté l'intolérable peur que me fesaient éprouver les chiens.

* *

Comme en ce temps là j'avais un ami tout dévoué, qui tenait la plume des faits-divers dans le *Nouvel-Liste*, journal de notre localité, nous ne fûmes pas étonné ni lui, ni moi, d'y voir apparaître, à côté de l'histoire de Riquet-à-la-Houpe publiée en feuilleton, l'entrefilet suivant :

« Des plaintes fréquentes sont portées contre le chien de Mr. H.....t, de la rue des F... et nous savons de bonne part que si Mr. Hu...t ne musèle pas son animal de Truc, il pourra en résulter de graves conséquences pour le dit Mr, H.....rt et son favori mal peigné. »

Quatre lignes qui renfermaient à la fois une menace, un avertissement désagréable, deux tentatives de calembourgs, et la divulgation du nom du propriétaire de la bête incriminée,—c'est un exploit littéraire assez remarquable, aussi eûmes-nous le plaisir d'en entendre beaucoup parler de par la ville. Depuis cette époque, j'ai manié la plume à mon tour, mais je ne me suis jamais revu à pareille fête. Ah ! les premières émotions !

* *

Cette pierre lancée dans son jardin, eut pour résultat de piquer au vif la tribu des Huart. Pas timides du tout, ces gens-là ! Mon ami et moi, nous ne laissâmes pas d'en être un peu ébranlés. Nous avions compté sur l'effet applanissant de l'article, et des nouvelles nous parvenaient de toutes parts que le chien allait devenir plus libre et plus menaçant que jamais.

N'importe ! me disais-je en mon particulier, je

J'en ai pas peur, et s'il se trouve de nouveau sur mon passage je "l'organiserai" de la belle façon, comme dit.....

J'en étais là de mes résolutions, cheminant à petit pas sur la rue des F., lorsque, sans avoir entendu le moindre bruit, je me sentis pincé un peu au dessus du talon. Je me retourne. Horreur ! c'est Truc qui saisi ma botte de ses dents aigües et qui l'a transpercée, — fort heureusement sans toucher mon cuir à moi. La vilaine bête s'enfuyait déjà à travers la rue ce qui était une précaution inutile, car les saccades de mes nerfs recommençaient et je n'aurais pas même été capable de l'empêcher de fonctionner mon autre botte.

Je n'étais donc pas invulnérable, ni au cœur ni au talon !

Je réfléchis vingt minutes, une demi-heure, une heure, et je me décidai à aller frapper à la porte des Huart, à tout risque... en compagnie d'un camarade qui ne craignait ni chien, ni Huart, ni diable.

* *

Il faut voir la réception que nous fit l'aîné des trois vieux frères Huart, avec sa robe de chambre sale, ses lunettes sur le front et sa barbe bleue à moitié rasée !

— Ah ! vous venez m'avertir de surveiller mon chien ! Oui-dà ! Eh bien fichez-moi la paix, et lorsque vous aurez été mordu, allez vous plaindre au greffier de la paix !...

Et v'lan ! la porte nous retomba sur le nez !

J'étais furieux. Il y avait de quoi. L'entrefilet du *Nouvelliste* dansait devant mes yeux en caractères gros comme le bras.

— Que vas-tu faire ? hazarda mon ami.

— Je m'insurge, je me révolte, je cours à la cour demander justice à la justice—je veux plaider !

— Plaidons, plaidons, appuya mon ami, riant de mes phrases échevelées et de mon ahuri.

Plaidons !

CHARLES AMEAU.

(A Continuer.)

LES FRERES TENEBRES.

(Suite.)

— Allons achever le compte de notre quête.

Il n'eut pas plutôt mis le pied dans le petit salon qu'il poussa une exclamation de stupor.

La panique faillit se renouveler, tant étaient peu solides les pauvres nerfs de l'assistance. Mais comme Son Excellence, au lieu de reculer, s'était précipité vers la table qui occupait le milieu du petit salon, ces messieurs passèrent le seuil à leur tour et quelques dames suivirent. On entoura Son Excellence qui était devant la table, les bras tombant et la tête baissée.

— Miséricorde ! s'écria Mgr de Quélen en joignant les mains : notre quête !

Ce fut tout. Il y eut parmi la noble assemblée ce silence d'espèce particulière qui suit les grandes mystifications. La table était nette. On n'y voyait plus un seul des objets contenus naguère dans la bourse de velours rouge.

— Voilà ! dit cependant le préfet de police, si le ministère de l'intérieur voulait s'entendre avec nos bureaux...

— Eh ! monsieur, interrompit l'archevêque de Paris avec une colère qui avait sa source dans les déceptions même de sa charité, il n'y a pas plus de ministère de l'intérieur dans tout ceci que de cour de Rome ou de chancellerie du royaume de Wurtemberg ! Nous avons perdu le bien des pauvres, et l'on s'est moqué de nous !

— Un grand... et un petit ! murmura la princesse, répétant cette parole que M. le baron de d'Altenheimer avait tant de fois prononcée dans le salon de verdure.

— Ce sont eux ! ce sont eux ! s'écrièrent vingt voix à la fois.

— Le baron est le chevalier Ténèbre...

— Et monsignor est le frère Ange, le vampire !

IX.

Tous les gens qui font métier de tromper ou de déjouer la tromperie, — tout le gibier et tous les chasseurs, — les admirables voleurs de Londres, par exemple, qui ont une Sorbonne où professer leur art, et aussi les admirables *déTECTIFS* qui sont *entrainés* (*well-trained*) à découvrir leur piste sur le pavé de la grande Babylone, tous vous diront qu'il y a, pour se rendre invisible, et en dehors de la lampe d'Aladin, deux moyens principaux : se cacher ou se montrer, mettre un masque ou marcher à visage découvert, glisser dans l'ombre de la nuit ou affronter vaillamment la lumière du soleil ; en deux mots, la ruse et l'audace.

La ruse appartient aux vieilles écoles surtout ; l'audace est le fort de l'école moderne. La plupart des savants gentlemen qui s'occupent en grand de l'art de voler préconisent hautement l'audace et ne se gênent pas pour dire que la ruse a fait son temps. L'honorable Josuah J. Marshall, l'orgueil de la grande association londonienne, qui fut pendu dans Old-Bayley vers la fin du règne du roi Georges, professait ainsi : « Dites au constable : Je suis Jack Sheppard, il ne vous croira pas ; prouvez-lui, à l'aide de votre acte de naissance, que vous êtes Jack Sheppard, il vous traitera d'imposteur ; volez-lui alors sa montre, sa bourse, sa chemise et sa ba-

guette, il rira en lui-même, disant : Allons donc ! Jack Sheppard ! »

Il est certain que, dans toutes les bonnes choses, l'esprit anglais va souvent à l'extrême ; mais il y a du vrai, beaucoup de vrai, dans l'opinion de l'honorable Josuah contre sa théorie. Un *true gentleman* de l'association accepte l'idée philosophique de la corde, comme nous sommes bien tous forcés d'admettre l'idée de la mort. C'est une affaire de temps dans les deux cas, et cette affaire de temps se nomme la vie. Le problème à résoudre est de vivre très-bien et d'être pendu très tard. Josuah J. Marshall atteignit, avant d'être pendu, l'âge vénérable de quatre-vingt-trois ans. Il vit les enfants de ses enfants et leur légua sa méthode.

Allez maintenant dans les prisons et demandez aux directeurs de quelle manière, le plus souvent, leurs pensionnaires s'évadent. Ils vous répondront à l'unanimité : Comme ils peuvent. Ne vous arrêtez pas à cette réplique trop vague ; descendez au fond de la question, établissez des catégories ; le geôlier n'y mettra point de bonne humeur, cela est positif, car vous posez là le doigt sur quelque plaie de son souvenir, récente ou ancienne ; mais, enfin, vous finirez par savoir ceci : on s'évade à midi plus souvent qu'à minuit, par la grande porte plus souvent que par des tuyaux creusés sous terre ; on s'évade la tête haute, le front découvert, le sourire aux lèvres ; on s'évade en saluant avec bienveillance la femme du concierge et en disant au factionnaire : Bonjour, l'ami !

L'esprit humain est fait ainsi : il a la passion de contredire. Toute précaution peut, en définitive, se traduire ou se résoudre par cette affirmation : Je ne suis pas un voleur. Cela suffit pour que le constable ou le gendarme ait immédiatement désir et besoin de vous prouver que vous vous trompez. Dites lui : Je suis un voleur, il éprouvera la tentation bien naturelle de vous démontrer le contraire. Ce sont là de graves sujets. Il y avait naguère à Londres, derrière Drury-Lane, un endroit fort propre où des gens de l'art enseignaient diverses façons de crocheter une porte sans gêner la serrure ; le cours était à peu de chose près public, et nous avons eu l'honneur d'y assister. *Rule Britannia !* C'était l'école primaire, tandis que les considérations qui précèdent appartiennent à l'enseignement académique.

Si véritablement le baron d'Altenheimer et monsieur Bénédicte étaient les frères Ténèbre, ils avaient usé du procédé Marshall. Seulement, comme les bandits allemands attendent encore leur Plutarque, ils avaient été obligés de faire eux-mêmes leur réputation dans les salons de l'archevêque et de chanter leur propre épopée. Puis ils s'étaient écriés, selon la recette de l'honorable Josuah J. Marshall : Nous sommes les frères Ténèbre !

Et personne ne l'avait cru.

Ils n'avaient pas dit cela en propres termes assurément, mais ils s'étaient arrangés de manière que cette pensée vint à tout le monde. Et tout le monde, en effet, à un moment donné, avait eu cette pensée ; mais tout le monde s'était dit comme le constable de l'honorable Josuah J. Marshall : Les frères Ténèbre ! allons donc !

Et une fois qu'elle est venue frapper à la porte de l'esprit, cette pensée, et que l'esprit lui a refusé

l'hospitalité, tout est dit : le bandeau est noué à triple nœud sur vos yeux. Voilà où gît l'importance réelle du calcul.

Maintenant, on a vu des gentlemen secondaires opérer de très-jolies affaires en prenant le nom respecté de Jack Sheppard. MM. d'Altenheimer n'avaient-ils point voilé la personnalité des frères Ténèbre ? où s'arrêtait le faux dans leur récit ? les frères Ténèbre existaient-ils seulement ? ou n'y avait-il pas même un atome de vérité au fond de leur effronté mensonge.

M. le préfet de police monta en voiture le premier et revint à Paris ventre à terre. L'habileté de cet éminent magistrat est chose proverbiale ; sans nul doute, il dut mettre en campagne à l'instant même les mystérieux bataillons de son armée. — Nulle trace cependant n'est restée, aux archives de la préfecture, du chevalier Ténèbre ni de frère Ange, le vampire ; nulle trace non plus du baron d'Altenheimer ni de monsieur Bénédicte. Ce n'est pas, paraît-il, une petite entreprise que de chasser à courre un eupire et un vampire !

Le surplus des convives de Monseigneur se retira tristement. Le bon archevêque, en regagnant sa chambre, gardait comme une secrète consolation au fond de son cœur. Il lui restait du moins de quoi soulager une infortune : le portefeuille destiné à M. d'Arnheim ne l'avait pas quitté. Il voulut recompter les billets de banque.

Hélas ! le portefeuille s'était envolé, emportant avec lui la magnifique croix pastorale de Monseigneur !...

X. — LE MISSEL.

Ce soir-là, Mme la princesse de Montfort n'eut point, pour descendre de voiture, la main de son cavalier habituel. Pour la première fois, M. le marquis faisait faux bond à sa mère. La princesse était un esprit fort, comme nous l'avons dit, et l'avis de tous les esprits forts est d'ouvrir les portes à deux battants, afin que jeunesse passe. Mais qu'il y a loin chez les femmes et surtout chez les femmes qui ont l'esprit fort, de la théorie à la pratique ! Une pauvre histoire de revenants avait mis la chair de poule sur tout le corps de Mme la princesse, qui ne croyait absolument pas aux revenants. Il faut que jeunesse se passe, mais Mme la princesse avait maintenant le cœur bien gros en prenant la main du docteur pour remonter le perron de son hôtel.

— Vous avez un peu de fièvre, belle dame, lui dit ce dernier, et je conçois cela, après ce qui vient d'avoir lieu. Si vous m'en croyez, vous prendrez demain matin un bon bain chaud avec une simple affusion d'eau froide.

— Quand je pense, docteur, soupira la princesse, que j'ai pris cette demoiselle d'Arnheim pour... Ah ! les audacieux coquins ! Léonie a senti une main velue... Elle est folle un peu cette petite... Mais voilà mon Gaston qui prend le mors aux dents ! Ah ! qu'il a bien fait de rentrer dans le monde ! Elle est délicieuse, au moins ! Il n'y a pas à dire ! Et la pauvre Emerance a un tour d'œil... mais pas désagréable, hein ? Et puis quel parti ! Tenez, docteur, tout cela est terrible !

Le docteur prit congé en disant :

— Dans un bon bain chaud, belle dame, une simple affusion.

Si quelqu'un eut demandé à M^{me} la princesse où était son fils Gaston en ce moment, elle eût répondu sans hésiter et avec la certitude de ne point se tromper : Mon fils Gaston est quelque part à rôder autour de M^{lle} d'Arnheim.

Malgré son expérience et son exquise pénétration, M^{me} la princesse eût fait erreur en ceci : Gaston ne rôdait pas autour de M^{lle} d'Arnheim ; Gaston était tout uniquement en train de faire à pied et au pas de course les trois vertes lieues qui séparent le château de Conflans de la rue de l'Université.

Gaston avait en effet reconduit M. d'Arnheim et sa fille jusqu'à l'humble fiacre qui les attendait à la grille du château ; mais là, il les avait quittés en disant au vieillard : « A quelque heure que je me présente chez vous, cette nuit, il faut que vous me receviez ; vous saurez alors les motifs de ma conduite. »

Il était revenu vers le château ; mais, au lieu de rentrer pour retrouver sa mère qui le demandait à tous les échos, il avait fait le tour des bâtiments, afin de s'introduire dans le parc. La lune était couchée ; il y avait toujours au ciel ces gros nuages immobiles et lourds que l'éclair déchirait par intervalles. Gaston prit la route que nous l'avons vu suivre déjà dans la soirée ; il semblait très-agité ; quand il atteignit les fourrés, la nuit était si noire qu'il hésita, ne trouvant plus son chemin.

Ces bruits mystérieux qu'il entendait naguère dans le parc et dans la campagne avaient cessé maintenant. Tout se taisait, jusqu'au murmure lointain de la grande ville, dont on devinait la présence pourtant aux rouges réverbérations qui tintaient vers le sud-ouest la coupole abaissée des nuages.

— C'était une crainte d'enfant ! pensa M. le marquis de Lorgères ; et cependant, j'ai ouï dire que dans des cas semblables, il peut arriver qu'on fouille tout le monde, même chez le roi !... Si l'on avait trouvé cela sur moi !...

Il avait dépassé la lisière d'une grande futaie d'ormes, dont le sous-bois était formé de buissons d'épines et de troènes où serpentaient les pousses tressées du chèvrefeuille. C'était là qu'il était venu dans la soirée ; il s'en souvenait bien, mais le bosquet d'ormes avait plus d'un arpent d'étendue, et comment retrouver un point précis au milieu de cette obscurité profonde ? Il profita du premier éclair pour sortir du fourré, puis il se mit à suivre la lisière de la futaie, cherchant le petit sentier qu'il avait manqué une fois déjà. Le second éclair lui montra une douzaine de petits sentiers qui tous se ressemblaient et pénétraient tortueusement dans le sous-bois. En même temps, il commença d'entendre sur le pavé de la grande route le roulement des voitures ; c'étaient les hôtes du château qui se retiraient ; on allait bientôt fermer les portes : il fallait se hâter.

Gaston prit au hasard un des sentiers et le suivit pendant une centaine de pas ; le sentier le conduisit tout droit à une énorme souche autour de laquelle il y avait des tas de bois mort. Gaston revint sur

ses pas en courant et prit une autre sente, puis une autre encore : toutes allaient au plus épais du fourré. Les lumières s'éteignaient aux fenêtres du château. Il ne fallait plus songer à sortir par la grille. Une heure entière se passa ainsi en recherches vaines, et Gaston perdit courage, lorsqu'un éclair alluma une étincelle à ses pieds. Un plan métallique avait brillé sous les broussailles. Il sa pencha, il saisit l'objet qui était bien le dépôt confié à cette solitude et s'élança vers le mur de clôture du parc, après avoir boutonné son habit sur sa précieuse trouvaille. Un mur de parc est peu de chose quand on a vingt ans et la bonne volonté ; Gaston grimpa et redescendit : il n'y eut de blessés que les genoux du pantalon et le poignet de l'habit noir. Je crois que les chiens de garde de Monseigneur hurlèrent un peu, mais Gaston allongeait déjà le pas sur le chemin de la barrière.

A la barrière, il y avait un préposé de l'octroi, dormant de ce sommeil extraordinaire qui n'empêche pas les préposés de voir confusément et de se mouvoir avec lenteur. Ce sont, de ce côté de Paris, des barrières importantes, à cause des vins et spiritueux. Le préposé somnambule, voyant un homme tête nue avec un pantalon déchiré aux genoux et un habit lacéré aux poignets, pensa bien qu'il s'agissait d'introduire en fraude une très grande quantité de vins. Il donna l'alarme au poste, habité par cinq autres préposés, dormant pareillement du sommeil magique. Ces six fonctionnaires, animés de droites intentions, sommèrent Gaston de payer les droits ou de fournir son acquit-à-caution. Gaston voulut passer outre ; il fut saisi et fouillé, — parce que les préposés n'avaient trouvé sur lui qu'un petit missel ayant les plats en velours et la tranche en acier poli, auquel tenait un bout de chaînette, également en acier. Gaston, quand il vit le missel entre les mains de ces bonnes gens, se laissa choir sur un siège et faillit perdre connaissance. Mais l'avis unanime des préposés fut qu'à supposer même l'objet creux ou plein d'esprit trois-six, la contenance était trop exigüe pour qu'il y eut lieu de payer le droit.

Gaston reprit son missel comme on s'empare d'un trésor et continua de galoper, sans dire adieu à tous ces hommes verts qui l'avaient persécuté en rêve.

Le missel était, comme nous venons de le constater, acier et velours, avec surtranches hermétiquement adaptées et fermoirs antiques, dont la solidité semblait à l'épreuve. Bien qu'un assez grand nombre d'ecclésiastiques possèdent des bréviaires de cette sorte, nous n'avons point l'intention de tendre un piège à la perspicacité du lecteur. Ce petit livre était très positivement celui qui pendait naguère, attaché par une chaînette d'acier, au cou de monsignor Bénédicte. Gaston l'avait trouvé à terre et ramassé au moment où les hôtes de l'archevêque quittaient le salon de verdure, après les histoires racontées. Pourquoi ne l'avait-il pas rendu à Monsignor Bénédicte ? pourquoi, au contraire, l'avait-il caché comme on dissimule un trésor ? Ce jeune et beau marquis de Lorgères n'avait pourtant pas l'air d'un voleur !

A vrai dire, ce ne pouvait être un objet de bien haute importance, puisque Mgr. Bénédicte, pendant plus de trois heures que le concert avait duré, ne s'était même pas aperçu de sa disparition.

Il était environ deux heures du matin quand M. le marquis arriva au bout de la rue de l'Université, en face de l'hôtel de la princesse, sa mère. L'hôtel de Montfort était situé non loin du palais Bourbon, et presque à l'encoignure de la petite rue de Courty. Gaston passa sans s'arrêter devant la grande et belle porte cochère ; il tourna, toujours courant, l'angle de la rue de Courty et sonna à la porte bâtarde d'une maison de modeste apparence qui était adossée aux revers des jardins de l'hôtel.

Ce simple détail topographique expliquera peut-être au lecteur l'innocent et muet mystère des sentiments de Gaston et de Lénor. La petite fenêtre de Lénor donnait sur le vaste jardin où Gaston, depuis un mois,—se promenait sans cesse.

On ouvrit. Gaston monta au troisième étage et fut introduit par M. d'Arnheim lui-même dans un appartement de pauvre apparence. La petite chienne épagneule, Mina, vint faire fête à son ami, M. d'Arnheim, silencieux et grave, ouvrit son cabinet, dont il referma ensuite la porte. Cinq heures du matin sonnaient à l'horloge du palais Bourbon quand la porte du cabinet de M. d'Arnheim fut ouverte de nouveau pour donner passage à Gaston qui se retirait.

Il y avait eu entre eux un pacte conclu, car ils se donnèrent la main avant de se séparer.

XI. LE BORDEREAU.

Il y avait sur la table un bol de punch qui fumait, un large bol, déjà vide à moitié. Ils étaient là tous deux, le grand et le petit. M. le baron d'Altenheimer se promenait de long en large dans la chambre avec une énorme pipe prussienne pendue aux dents. Sa forêt de cheveux noirs l'avait quitté : c'était un long jeune homme, d'un châtain roux et presque chauve. Son habit noir était remplacé par une veste turque aux broderies d'or passées et rongées. Monsieur Bénédicte avait une robe de chambre de satin cramoisi et se couchait tout de son long sur un vieux canapé avec un cigare de la Havane entre les lèvres. Sous la robe de chambre, on voyait apparaître la col noire de sa soutanelle que le paresseux n'avait point dépouillée. La pièce était vaste et haute d'étage, mais mal tenue et meublée de bric à brac. Elle avait deux lits. On y sentait à plein nez le garni de bas ordre. Ses deux fenêtres aux carreaux jaunis donnaient sur la rue Saint-Antoine, aux environs de l'Hôtel-de-Ville.

Ils avaient l'air tous deux d'être en joyeuse humeur et causaient comme deux bons frères.

—Dimanche matin, il y aura du bruit à l'hôtel des Princes ! dit le grand en riant.

—On était mieux là qu'ici, répliqua le petit ; j'aime cette rue de Richelieu. Si jamais je viens m'établir à Paris pour tout à fait, je me donne un hôtel au coin de la rue du Richelieu et du boulevard.

—Moi, je préfère cette riante maison qui regarde la rue de la Paix, reprit le baron, l'hôtel d'Osmond, je crois : je me paierai cela quelque matin.....Mais je pense au bruit qu'on fera demain chez nous !

Il se mit à rire.

—Tu as été superbe ! dit le cadet du bout des lèvres.

—Et toi bien gentil, riposta l'ainé : mais il faut avouer aussi que ces Parisiens sont la crème des dupes.

—Le peuple le plus spirituel de l'univers ! murmura Bénédicte en baillant.

M. le baron reprit sa promenade :

—Il y a beaucoup de petites machines dans cette quête, poursuivit-il d'un ton dédaigneux ; excepté ta bague et ma boîte, je ne vois guère que le bracelet de la princesse.....

—Veux-tu que je te dise ? repartit Bénédicte, les parisiennes font faire des bijoux pour les jours de quête.

Le baron sourit et avala un plein verre de punch d'un coup. Il emplît ensuite le verre de monsignor, qui le but aussi jusqu'au fond, mais à petites gorgées.

—Nous n'aurons pas un millier de louis de tout cela, reprit-il ; décidément, Paris est une baraque !

—Pour travailler, oui.... mais quand on est retiré des affaires...

—Ah ça ! s'interrompit ici l'ainé, qui déposa sur la table son immense pipe de porcelaine ; j'ai prononcé le mot : parlons affaires. Voilà qu'il est une heure du matin, ce n'est pas la peine de nous coucher ; à quatre heures, il faut que nous soyons sur la route de Boulogne.

—J'ai sommeil, dit monsignor, qui bâilla pour la seconde fois et s'étira paresseusement sur son canapé.

—Notre sûreté exige...

—Laisse donc !... qui diable veux-tu qui vienne nous dénicher ici ?

—On a vu des choses plus étonnantes que cela, fit le grand.

—Il y a deux endroits pour se cacher, répliqua le petit : Paris et la Forêt-Noire ; mais Paris vaut dix fois la Forêt-Noire !

—Mais tu étais décidé..., fit le baron qui se rapprocha.

—J'ai changé d'avis, prononça sèchement Bénédicte.

—Tu ne veux plus partir ?

—Si fait, mais pas cette nuit.

—Pourquoi cela ?

—J'ai mes raisons.

—Quelque folie ! s'écria l'ainé avec mauvaise humeur.

—C'est possible, répondit le cadet, mais je suis mon maître et libre de faire des folies.

Le baron fit effort pour contenir la colère qui déjà grondait en lui.

—Voyons, dit-il avec rudesse, mais sans perdre son calme, dis-nous ce que Satan t'a mis en tête ; parle !

(A CONTINUER.)



LE TUEUR D'OURS.

(Suite.)

IV

Après avoir fait parler tout le monde, il est fort juste que nous plaçons un mot à notre tour dans cette histoire :

Mademoiselle Laure de V*** ne dormit pas, rêva du Parisien tout éveillée, et se trouva, au point du jour, prise d'une migraine qui força son oncle de remettre au lendemain l'ascension de l'ermitage.

Elle passa la journée à questionner la femme du guide sur M. Octave, et écrivit le soir à son amie Fanny Rosal, qui habitait Morlaix une nouvelle lettre pleine de divagations, et dans laquelle nous n'avons trouvé que ces trois phrases qui aient réellement un sens.

« . . . Enfin, ma chère Fanny, faut-il te l'avouer, cet homme que je n'ai jamais vu, dont j'ignore le nom, je l'aime à en devenir folle.

« Je ne sais où il est, ni qui il est, mais quelque chose me dit que si je le voyais, je le reconnaîtrais : j'irais à lui et je lui dirais : C'est vous !

« D'ailleurs il est sans doute retourné à Paris, il va dans le monde ; j'irai aussi, et l'hiver prochain, sans nul doute, je le trouverai dans quelque salon.

« Alors tu comprends que, puisqu'on dit que je suis jolie et que je serai riche, il me fera la cour, il m'aimera, me demandera en mariage ; et comme il doit être, lui aussi, noble, riche, beau, maman et mon oncle lui accorderont ma main ; alors je lui dirai en lui racontant ce que je viens d'entendre ici : Je vous connais depuis longtemps, et depuis longtemps je vous aime. »

Le lendemain, la migraine étant calmée, M. de Loisy conduisit sa nièce à l'ermitage du mont Cenis. Ils furent de retour le soir à la chaumière, et firent leurs préparatifs de départ pour le jour suivant.

Mademoiselle de V*** choisit un moment où elle était seule avec la femme de Jacques, et, lui mettant sa bourse dans la main :

— Voulez-vous me céder cette chemise et ce gant que vous avez ? dit-elle.

— Dame ! répondit la paysanne, je voulons bien. Si le Parisien revient, je lui contera l'affaire, et voilà !

Elle remit le gant et la chemise à Laure.

Six semaines après, la jeune fille était de retour à Paris.

Elle passa l'été et l'automne à chercher son bel inconnu ; quand l'hiver arriva, elle ne l'avait point encore rencontré, et comme l'amour naît, au dire des poètes, des difficultés qu'il trouve sur sa route, le sien augmenta de jour en jour, si bien qu'elle en perdit le sommeil, l'appétit et ses belles couleurs

incarnat qui lui donnaient un air de famille avec les roses du Bengale.

VII

LAURE A FANNY

« Paris, 5 janvier 1846.

« A toi, ma bonne amie, la confiance de mes joies comme celle de mes douleurs.

« Tu sais combien j'ai souffert depuis neuf mois que ce malheureux amour me brûle le cœur, et combien de fois le découragement est entré dans ma pauvre âme.

« Voici qu'un rayon d'espoir vient illuminer enfin l'incertitude cruelle qui m'a coûté tant de larmes.

« Ma mère m'a prise à part hier et m'a fait un long discours, dans lequel je n'ai compris qu'une seule chose, c'est qu'on va me marier, et que celui qui demande ma main s'appelle Octave de Montalier.

« Octave ! son nom ! si c'était lui !

« Je n'ai jamais vu mon prétendu, il est de retour depuis deux jours seulement d'une terre qu'il possède dans le Berry ; mais, au portrait qu'on m'en a fait, il m'a semblé le reconnaître. Je dois le voir ce soir même.

« Oh ! mon cœur brise ma poitrine.... Si c'est lui, —et je le saurai rien qu'en le voyant,—je suis la plus heureuse des femmes ! »

VIII

« 5 Janvier 1846.

« Déception !

« Ce n'est pas lui ! je n'ai pas même voulu lui demander s'il avait jamais gravi le mont Cenis ; car, rien qu'à le voir, il m'a paru incapable des grandes choses que l'autre a faites. Figure-toi un jeune fat aux cheveux frisés, au lorgnon d'écaïlle, sot et vain comme les hommes de notre époque, jargonnant l'argot du Jockey-Club, et mangeant comme un ogre, car il a diné ici. Quand je pense qu'il porte un nom aussi noble, aussi beau que celui d'Octave, j'en rougis de honte.

« Moi, épouser un pareil homme ?.... jamais !.... »

IX

« 23 février 1846.

« Ma chère Fanny,

« Quand ma lettre te parviendra au milieu des landes de ta paisible Bretagne, ta vauvre Laure aura cessé d'exister.

« Le lendemain de ma première entrevue avec M. Octave de Montalier, j'allai me jeter aux genoux de ma mère et la supplier de ne pas donner suite à ses projets d'alliance pour moi : mais elle me traita de petite folle, ajoutant que c'était un mariage su-

perbe. Ne pouvant fléchir ma mère, je me réfugiai dans les bras de mon oncle ; mais, comme elle, M. de Loivery se prit à rire, en me disant que j'étais bien difficile. Prières, supplications, refus, tout a été inutile ; et c'est demain le jour fatal !

« Pauvre Octave ! pauvre ange de mes rêves ! faut-il donc mourir sans t'avoir rencontré ? saus avoir pu te voir et te dire : Octave... je t'aime !... »

«.....Je brûlerai ce soir cette chemise et ce gant chéri, que je porte sur mon cœur depuis si longtemps... Un réchaud de charbon fera le reste.

« Adieu.... »

LAURE DE V***. »

X

Le soir venu, Laure se retira de bonne heure dans sa chambre, s'enferma à double tour, tira de son armoire à glace la précieuse chemise, de son sein le pauvre gant glacé, et alluma un brasier.

Ella baisa longtemps, longtemps ces chers objets, tout ce qu'elle avait possédé de lui, puis elle les laissa tomber sur la flamme bleuâtre.

Alors elle suivit d'un œil atone les progrès du feu, et attendit que la dernière percelle fût consumée.

—A mon tour, dit-elle.

Elle se coucha sur son lit, fit un signe de croix et s'endormit... jusqu'au lendemain.

Car le lendemain, croyant s'éveiller dans l'autre monde, elle se trouva parfaitement en vie, et s'aperçut qu'elle avait oublié de fermer sa fenêtre.. et le brasier était éteint depuis longtemps.

Peu après sa mère gratta à la porte, et vint lui annoncer qu'il était temps de faire sa toilette.

L'obéissance était un des devoirs d'une jeune fille bien élevée. Laure s'habilla. Durant la matinée, elle ne put être seule, et le soir, elle épousa M. le vicomte Octave de Montalier.

XI

FANNY A MADAME DE MONTALIER

« Morlaix, 15 avril.

« Il faut avouer, ma bonne Laure, que tu es une véritable petite folle, et que tu m'as causé une frayeur bien vive.

« Lorsque je reçus ta lettre si pleine de désespoir, dans lequel tu m'annonçais ta fatale résolution, je faillis en perdre la tête...

« Que faire ? Morlaix est à cent lieues de Paris ; — alors même que je fusse partie sur l'heure, je serais bien certainement arrivée trop tard.... Je lus ta lettre à ma bonne mère, nous nous mîmes à genoux, et nous passâmes la nuit à prier pour toi.

« Le lendemain, j'écrivais à ma tante Bescheran, qui habite Paris, lui demandant, courrier par courrier, de tes nouvelles. Cinq jours après, ma tante me répondit que tu venais de partir pour le Berry, avec ton mari, le vicomte de Montalier.

« Le courage t'avait donc manqué ?

« Est-tu heureuse ? »

XII

« Heureuse ! pauvre Fanny, si tu me voyais, mon visage fané, mes yeux éteints te diraient bien mieux que ma bouche, que le bonheur n'est pas pour moi.

« Heureuse ! je pourrais l'être, cependant. Jeune, riche, entourée... mon mari est bon pour moi, il s'est fait l'esclave de mes moindres désirs, il satisfait mes plus légers caprices... Si je n'aimais Octave, je l'aimerais peut-être...

«.....Chaque jour je me lève plus faible et plus brisée ; chaque soir il me semble que je m'endors pour toujours...

« Tu ne saurais te figurer combien l'approche de la mort fait regretter la vie... combien on se prend à aimer les choses qui vous semblaient indifférentes. — Il y a un an à peine, je sautillais, joyeuse et insouciant, au sommet des Alpes, respirant une brise embaumée, assistant à de splendides couchers de soleil, cueillant les plus belles feuilles de la création, et tout cela avec une certaine lassitude, comme sans y prendre garde.

« Maintenant, haletante et sans force, je fais quelques pas chaque soir dans le jardin entre deux plates-bandes d'œillets et de dahlias. — Eh bien ! le moindre souffle qui passe dans mes cheveux me cause une jouissance infinie ; ces pauvres fleurs étioilées aux âpres baisers de nos climats du Nord, je les regarde avec amour... et je vais m'asseoir sur la terrasse pour voir le soleil s'éteindre derrière les grands arbres, comme je m'éteindrai bientôt, moi aussi... et pour ne pas renaître à l'aurore suivante...

« Oh ! je commence à sentir que la mort est amère alors que, comme moi, on a à peine vingt ans, alors qu'on aurait pu couler encore de longues et bonnes journées, pleines de soleil, d'amour et d'espérance.

« Adieu, bonne amie ; je t'écrirai tant que mes forces me le permettront... Le jour où tu ne recevras plus de lettres, prie pour moi ! »

XIII

LAURE A FANNY

« 25 avril.

« Mon mari, mon oncle et ma mère ont fini par s'alarmer sérieusement de mon état ; Octave a proposé de m'envoyer dans sa terre du Berry, et j'y ai consenti. Autant mourir là qu'ailleurs.

« La Bretagne est peu distante de Berry, accours vite, ta présence me ferait vivre plus longtemps peut-être.

XIV

M. de Montalier avait, à quelques lieues de Bourges, une vieille terre seigneuriale, patrimoine de ses ancêtres.

Un château, style renaissance, s'élevait au milieu d'un bouquet de marronniers et dominait un parc de quatre lieues d'étendue. Ce parc était une admirable solitude, une retraite délicieuse où l'on trouvait tout ce qui fait la vie des champs douce et bonne : eau vive, grands arbres touffus, pelouses pailletées de blanches marguerites, fossés bordés de liserons bleus, buissons fleuris où piaulaient des centaines de gais moineaux, bruyères où se cachaient le râle de caille et le lapin ; grotte de feuillage où le jour arrivait à peine, petits coteaux du haut desquels on pouvait chaque soir voir le soleil s'effacer sous l'étreinte des brumes de l'horizon.

Or, dans ce parc, quinze jours après, vous auriez

pu voir deux jeunes femmes se tenant par la main, assises sur un petit tertre gazonneux, d'où l'œil embrassait un ravissant panorama.

Dans l'une, pâle et blanche, à l'œil fiévreux, aux longues mains amaigries, vous auriez reconnu notre vive et enthousiaste touriste des Alpes; dans l'autre, fraîche, brune aux yeux bleus, au teint fleuri, à la lèvre un peu sérieuse, vous auriez deviné cette bonne Fanny Rosal, l'unique confidente du mal qui tuait son amie.

— Ecoute, disait Laure, j'ai une singulière fantaisie: promets-moi d'être indulgente.

Fanny ne répondit pas, mais elle jeta à son amie un tendre regard qui voulait dire: parle, je t'écoute.

— Vois-tu, continua Laure, le caprice d'une mourante c'est chose qu'on ne discute pas; et moi je me meurs... je voudrais aller en Savoie...

Fanny fit un mouvement:

— Y songes-tu? dit-elle, faible, souffrante comme tu es, un pareil voyage!

— J'aurais assez de force pour arriver... il me semble qu'en approchant des lieux où il a vécu, où je l'ai aimé, mon courage renaîtra... je voudrais m'éteindre doucement, sans secousse, là où il a triomphé de la mort... Ne me contrarie pas, ma bonne Fanny, mais prie au contraire M. de Montalier de me conduire au mont Cenis; car, vois-tu, moi, je n'ose le lui demander... il me semble que c'est le trahir, de vouloir mourir là où j'en ai aimé un autre...

Une petite toux sèche comme celle des poitrinaires suivit ces paroles entrecoupées par l'oppression.

Fanny essuya une larme qui roulait dans ses grands yeux bleus, puis elle se leva, donna son bras à la jeune malade et reprit avec elle le chemin du château.

Le vicomte était allé visiter ses métairies; quand il revint, Fanny le prit à part et lui dit:

— Votre femme est plus sérieusement malade que vous ne le pensez; la moindre contrariété la tuerait. Elle veut aller en Savoie, emmenez-la ou elle en mourra.

M. de Montalier répondit: Nous partirons demain.

Le jour même, Fanny écrivit à sa mère:

« Je pars avec ma pauvre Laure; la malheureuse enfant est bien mal, et je crains fort que nous ne revenions sans elle. Elle m'a suppliée de l'accompagner; tu sens, ma bonne mère, que je n'ai pu lui refuser. Songe à moi durant mon absence et prie chaque jour pour cette chère amie, qui s'éteint victime d'une passion que Dieu seul peut guérir.

« FANNY ROSAL. »

XV

Par une de ces splendides matinées de printemps, opulentes de lumière, de brise et de verdure, et dont nos vallées des Alpes semblent garder le secret pour elles seules, trois voyageurs gravissaient à dos de mulet, l'ardu sentier qui conduit du village d'Aoste au mont Cenis.

Vous avez reconnu M. de Montalier, Laure et Fanny.

Le vicomte marchait en tête et paraissait absorbé dans une profonde rêverie; Fanny venait ensuite,

puis Laure, qui respirait de toute la force de ses poumons oppressés cet air vivifiant et salubre.

Ces lieux qu'elle revoyait enfin lui rappelaient, avec toute la fraîcheur du souvenir de ses dix-huit années, ses belles émotions de ce premier amour né sur la crête de ces montagnes, et dont elle avait emporté l'incurable germe...

A mesure qu'elle approchait du torrent fougueux, au-dessus duquel le héros de ses rêves s'était balancé un moment en tenant un ours dans ses bras, elle sentait son pauvre cœur battre avec violence...

Enfin le sentier fit un coude, et nos trois voyageurs se trouvèrent en présence du pont de bois et purent apercevoir, à quelques toises plus bas, le tronc de sapin hardiment jeté sur l'abîme.

— Soit que le fracas du torrent agît sur eux, soit qu'ils eussent l'habitude de faire halte en cet endroit, les mulets s'arrêtèrent tous trois.

Alors Fanny se retourna vers Laure...

Laure contemplait d'un œil avide le sapin et le gouffre. Un vif incarnat colorait ses joues pâlies depuis si longtemps, la fièvre étincelait dans son regard.

— C'est là! murmurait-elle tout bas en étendant la main.

Peut-être qu'à cette heure une de ces pensées de suicide, que la vue fascinatrice des abîmes fait naître, traversait son cerveau; car elle se laissait glisser doucement de sa monture sur le chemin, lorsque le vicomte, se tournant brusquement vers les deux femmes, leur dit, en désignant du doigt le tronc de sapin:

— Voyez-vous ce pont aérien? eh bien! là, au milieu, penché sur ce gouffre, j'ai poignardé un ours qui m'étouffait...

Un cri sourd interrompit M. de Montalier.

Laure venait de tomber sans force sur l'étroite bande de gazon qui bordait le sentier, en murmurant:

— C'est donc lui!

La jeune femme s'évanouit; la fraîcheur de l'air et quelques gouttes d'eau que son mari lui jeta au visage la ranimèrent... Quand elle revint à elle, elle aperçut le visage inquiet du Parisien penché sur elle à côté de celui de Fanny, dont l'œil étincelait de bonheur.

Laure contempla un instant son mari, comme les anges doivent contempler la face rayonnante de Jéhova, puis elle l'enlaça de ses bras et s'écria d'une voix fébrile et enthousiaste:

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! je ne veux pas mourir à présent... Je ne veux pas mourir!

.....
Elle n'est point morte, en effet; car c'est d'elle que je tiens cette histoire.

FIN.



UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

La Jeune-Hardie, partie depuis trois mois, revenait en dernier lieu de Rodoë, sur la côte septentrionale de Norwège et était en vue de Dunkerque; et, suivant le signalement de la vigie, elle avait opéré rapidement son voyage.

En rentrant au logis, Cornbutte, le maître de ce navire, trouva toute la maison sur pied. Marie, le front radieux de bonheur, revêtait ses habillements de mariée.

—Pourvu que le brick n'arrive pas avant nous, disait-elle.

—Hâte-toi, petite, car les vents viennent du nord, et *la Jeune-Hardie* doit filer grande largue.

—Nos amis sont-ils prévenus, mon oncle? Et le notaire, et le curé?

—Sois tranquille, il n'y aura que toi à nous faire attendre.

En ce moment entra le compère Clerbaut.

—Eh bien! mon vieux Cornbutte, s'écria-t-il, en voilà de la chance! le navire arrive à l'époque où le gouvernement vient de mettre en adjudication de grandes fournitures de bois pour la marine.

—Qu'est-ce que ça me fait? répondit Cornbutte; il y a bien du gouvernement!

—Sans doute, monsieur Clerbaut, dit Marie; il n'y a autre chose dans tout ceci: c'est le retour de mon Louis.

—Je ne disconviens pas que..... Mais enfin, ces fournitures!

—Vous serez de la noce, répliqua Cornbutte, en interrompant le négociant, et en lui serrant la main.

—Sans doute, je serai de la noce..... Mais de qui?

—Mais de mon fils, tonnerre! Il doit épouser Marie!

Marie était fille adoptive de Cornbutte, jeune fille d'une beauté plus qu'ordinaire et qui avait mis toute son affection de femme dans Louis Cornbutte, le capitaine de *la Jeune-Hardie*.

—Voilà bien mon beau brick! s'écria le père Cornbutte, propre et rangé comme s'il appareillait de Dunkerque. Pas une avarie, pas un cordage de moins!

—Voyez-vous votre fils le capitaine? lui demandait-on.

—Non, pas encore. Ah! c'est qu'il est à son affaire.

—Pourquoi ne hisse-t-il pas son pavillon tricolore? demanda Clerbaut.

—Je ne sais guère, mon vieil ami; mais il a une raison sans doute.

—Votre longue-vue, mon oncle, dit Marie, en lui arrachant l'instrument des mains, je veux être la première à l'apercevoir.

—Mais c'est mon fils, mademoiselle!

—Voilà trente ans qu'il est votre fils, répondit en riant la jeune fille; et c'est la première fois qu'il est mon fiancé!

La Jeune-Hardie était entièrement distincte: déjà l'équipage faisait ses préparatifs de mouillage; les perroquets avaient été cargués, ainsi que la misaine. L'on pouvait reconnaître les matelots qui s'élançaient dans les agrès. Mais ni Marie, ni Jean, n'avaient encore salué de la main le capitaine du brick.

—Ma foi, voici le second, André Vasling! s'écria Clerbaut.

—Voici Fidèle Misonne, le charpentier.

—Et notre ami Penellan! dit une femme, en sautant de joie.

La Jeune-Hardie ne se trouvait plus qu'à trois encablures du port, lorsqu'un pavillon noir monta tristement à la corne de brigantine.

Un sentiment de terreur courut dans tous les esprits, et dans le cœur de la jeune fiancée. Le brick arrivait tristement au mouillage, et un silence glacial régnait à son bord. Bientôt il dépassa l'extrémité de l'estacade. Marie, Jean, et tous les amis se précipitèrent vers le quai qu'il devait accoster, et bientôt ils se trouvèrent sur le pont de *la Jeune-Hardie*.

—Mon fils! dit Jean Cornbutte, qui put seul articuler quelques mots.

Les marins du brick, la tête découverte, lui montrèrent le pavillon de deuil.

Marie poussa un cri de détresse et tomba dans les bras du vieux Cornbutte, qui pleurait à chaudes larmes.

André Vasling avait ramené le navire; mais Louis Cornbutte, le fiancé de Marie, n'était plus à son bord.

II

Dès que la jeune fille eut quitté le brick, confiée aux soins de charitables amis, le second, André, apprit à Jean Cornbutte l'affreux événement, consignés sur le journal, qui l'avait privé de revoir son fils.

« A la hauteur de Malestrom, le navire s'étant mis à la cape par un gros temps et des vents de S.-O., aperçut des signaux de détresse que lui faisait une goëlette sous le vent; elle était démantée de son mât de misaine, et courait vers le gouffre dangereux, à sec de toiles. Le capitaine Louis Cornbutte, voyant ce navire marcher à une perte imminente, résolut de le sauver et d'aller à son bord. Malgré les représentations de son équipage, il fit mettre la chaloupe à la mer, y descendit avec le matelot Cortois et Pierre Nouquet le timonier. L'équipage les suivit longtemps des yeux, puis ils disparurent au milieu de la brume. La nuit arriva; la mer devint de plus en plus mauvaise. *La Jeune-Hardie*, attirée par les courants qui avoisinent ces parages, risquait d'aller s'engloutir dans le Malestrom; elle fut obligée de virer, et de s'enfuir vent arrière. En vain, croisa-t-elle pendant quelques jours sur le lieu du sinistre: la chaloupe, le navire,

le capitaine et les deux matelots ne réparèrent pas. André Vasling fit alors assembler l'équipage, prit le commandement du navire, et fit voile vers Dunckerque. »

Jean Cornbutte pleura longtemps ; et, s'il se passa quelques consolations à travers sa douleur, elles vinrent de cette pensée que son fils était mort en voulant secourir ses semblables. Puis le pauvre père quitta ce brick, dont la vue lui faisait mal, et entra dans sa maison désolée.

Cette triste nouvelle se répandit dans tout Dunckerque. Les nombreux amis du vieux marin vinrent changer leurs compliments en sincères et vives consolations. Les matelots de la *Jeune-Hardie* donnèrent les détails les plus complets sur cet événement ; André Vasling se vit même forcé de raconter à Marie le dévouement de son fiancé.

Jean Cornbutte réfléchit après avoir pleuré ; et le lendemain même du mouillage, en voyant entrer André chez lui, il lui dit :

— Etes-vous bien sûr que mon fils ait péri ?

— Hélas ! oui, monsieur Jean, répondit Vasling.

— Avez-vous bien fait toutes les recherches voulues ?

— Sans contredit, monsieur Jean ! Mais il est malheureusement certain que ses deux matelots et lui ont été engloutis.

— Vous plairait-il, André, de garder le commandement en second du navire ?

— Cela dépendra du capitaine, monsieur Cornbutte.

— Le capitaine, c'est moi. André, je vais rapidement charger mon navire, composer mon équipage, et je cours à la recherche de mon fils !

— Votre fils est mort, répondit André en insistant.

— C'est possible, André ; mais la Providence est là. J'irai fouiller tous les ports de la Norvège, où il peut avoir été poussé ; et, quand j'aurai la certitude de ne plus le revoir, je reviendrai mourir ici.

André Vasling, comprenant que cette décision était inébranlable, n'insista plus et se retira. Jean Cornbutte instruisit aussitôt sa nièce de son projet, et vit briller quelques lucurs d'espérance à travers ses larmes. Il n'était pas encore venu à l'esprit de la jeune fille que la mort de son fiancé pût être problématique ; il lui paraissait à jamais perdu ; mais à peine ce nouvel espoir fut-il jeté dans son sein, qu'elle s'y abandonna sans réserve.

Le vieux marin décida que la *Jeune-Hardie* reprendrait aussitôt la mer. Ce brick, solidement construit, n'avait aucune avarie à réparer. Jean Cornbutte fit publier que, s'il plaisait à ses matelots, rien ne serait changé à l'équipage ; il remplacerait seulement son fils dans le commandement du navire. Pas un ne manqua à l'appel ; et il y avait là de hardis marins : Alain Turquetta, le charpentier Fidèle Misonne, le breton Penellan, le nouveau timonier de la *Jeune-Hardie* qui remplaçait Pierre Nouquet, et puis Gradlin, Aupic, Gervique, matelots courageux et éprouvés.

Jean Cornbutte proposa de nouveau à André Vasling de reprendre le rang de second à bord du brick ; c'était un homme précieux, manœuvrier habile, et qui avait fait ses preuves en ramenant la *Jeune-Hardie* à bon port. Cependant, on ne sait

pour quel motif, Vasling fit quelques difficultés, et demanda du temps pour réfléchir.

— Comme vous voudrez, Vasling ; souvenez-vous seulement que vous serez le bienvenu parmi nous.

Jean Cornbutte possédait un homme dévoué, un ami sûr, dans le breton Penellan, qui avait été longtemps son compagnon de voyage. La petite Marie passait autrefois les longues soirées d'hiver dans les bras du timonier, pendant qu'il demeurait à terre ; aussi conserva-t-il pour elle une amitié de père, que la jeune fille lui rendait en amour filial. Penellan pressa de tout son pouvoir l'armement du brick, d'autant plus que, selon lui, Vasling n'avait peut-être pas fait toutes les recherches possibles pour retrouver les naufragés, bien qu'il fut excusé par la responsabilité qui pesait sur lui comme capitaine.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés que le brick se trouvait prêt à reprendre la mer. Au lieu de marchandises, il fut complètement approvisionné de rhum, de viandes salées, de biscuits, de barils de farine, de pommes de terre, de pores, de vin, d'eau-de-vie, de café, de thé, de tabac.

Le départ fut fixé au 22 mai. La veille au soir, Vasling, qui n'avait pas encore rendu réponse à Cornbutte, se rendit à son logis ; il était tout incertain, et semblait subordonner ses projets à quelque événement incertain. Jean Cornbutte n'était pas chez lui, bien que la porte de sa maison fût ouverte. Vasling entra : il pénétra dans la salle commune, attenante à la chambre de la jeune fille ; le bruit d'une conversation animée frappa son oreille. Il écouta attentivement, et reconnut la voix de Penellan et de Marie.

Sans doute la discussion se prolongeait déjà depuis quelque temps. La jeune fille semblait opposer une inébranlable fermeté aux observations du marin breton.

— Quel âge a mon oncle Cornbutte ? disait Marie.

— Quelque chose comme soixante ans, répondit Penellan.

— Eh bien ! ne va-t-il pas affronter les dangers pour retrouver son fils ?

— Notre capitaine est un homme solide encore, répliqua le marin ; il a un corps de chêne, et des muscles forts comme une barre de rechange. Aussi, je ne suis point effrayé de lui voir reprendre la mer.

— Entendez-moi bien, mon bon Penellan, dit avec exaltation la jeune Marie ; le dévouement donne une grande force à l'âme. Aussi, ai-je pleine confiance dans l'appui du Ciel. Vous me comprenez et vous me viendrez en aide !

— C'est impossible, ma fille Marie ; qui sait où nous dériverons, et quels maux il nous faudra souffrir ! Combien ai-je vu d'hommes vigoureux y laisser leur vie ! Oh ! cette pensée seule me fait frémir !

— Penellan, reprit la jeune fille, il n'en sera ni plus ni moins ; et, si vous me refusez, je croirai que vous ne m'aimez plus.

Vasling parut stupéfait de cette conversation. Il comprit la résolution de la jeune fille. Il réfléchit un instant, et son parti fut pris.

(A CONTINUER)

LE PETIT COURRIER.

JADIS ET AUJOURD'HUI.

Jadis, on voyait les amoureux se jurer un amour éternel; aujourd'hui, on voit encore les amoureux se jurer un amour éternel.

Jadis, on pleurait sur une infidélité, mais on ne recueillait pas ses larmes; aujourd'hui, on pleure aussi sur une infidélité, mais on recueille ses larmes et on se les fait payer avec de l'or.

Jadis, sans compter ses pas, on traversait des pays entiers, pour, quelque fois, n'entrevoir qu'un instant l'objet de son culte; aujourd'hui, on fait aussi des voyages; plus ou moins longs pour presser la main de l'être aimé, mais on a bien soin de prendre note, des dépenses de la route.

Jadis, quand l'un des deux devenait oublieux, l'autre, demeuré fidèle à son serment, s'en allait de par le monde cherchant quelqu'adoucissement à sa douleur, ou s'enfermait dans un cloître pour s'y nourrir du souvenir de l'inconstant; aujourd'hui..... Mais à quoi bon faire un rapprochement?..... Jadis, c'était le beau temps de l'amour; c'était le temps des sérénades sous la fenêtre de l'adorée; le temps des espérances et des désespoirs éternels. La femme aimée inspirait au troubadour ses chants poétiques; on combattait dans les tournois, paré des couleurs de la Dame de ses pensées, on s'y faisait blesser pour avoir le doux bonheur de faire étancher son sang avec son blanc mouchoir. C'était le temps de la chevalerie, le temps des amours nobles...

Fi donc! c'était le temps de la simplicité, du ridicule; aujourd'hui, grâce aux progrès qu'a fait notre siècle, nous ne connaissons plus rien des délicatesses d'une époque où l'on faisait des chefs-d'œuvre, où l'on écrivait des poèmes, des sonnets, des romans pour y encadrer le doux nom d'une Béatrix, d'une Laure ou d'une Marie. Mais on était poète dans ce temps-là; aujourd'hui, Dieu merci, on y va plus prosaïquement; aujourd'hui on peut trainer devant les tribunaux la femme inconstante qui croyait aimer et que nous croyions aimer hier. On l'immortalise à notre façon; au lieu de mettre son nom dans un hymne, dans un chant, on l'inscrit en toutes lettres dans les annales judiciaires de son pays. Dites, notre époque n'est-elle pas infiniment supérieure aux temps passés?.....

Oui, à l'heure qu'il est, quand on n'a pu gagner une femme à nous donner son amour, on assemble une douzaine de personnes que l'on nomme un corps de jurés, et devant ces personnes et un auditoire immense, on vient dévoiler les mystères de son propre cœur, on leur en fait toucher les blessures, on leur montre les écornures de son budget, etc., etc., enfin on essaye à les faire participer aux souffrances qu'on a éprouvées, puis on leur dit: ces blessures que j'ai reçues, ces souffrances que j'ai endurées, ces dépenses de temps et d'argent qu'il m'a fallu faire, c'est la jeune fille qu'il y a là qui en est la cause. A défaut de son amour, je veux du moins

son or, pour cicatriser les plaies de mon âme, pour adoucir les douleurs sans nom que j'endure, pour réparer les brèches faites à ma bourse!..... Et ces Messieurs se renferment et délibèrent.

La plupart d'entre eux ont compris l'outrage qu'ils sont appelés à juger; mais il y a parmi eux quelques récalcitrants, quelques hommes qui ne comprennent pas qu'on puisse guérir la sensibilité froissée avec des billets de banque. On résiste de part et d'autre, on ne peut s'entendre..... mais voilà que tout à coup une idée lumineuse surgit dans l'esprit de l'un du parti le plus fort. Il voit qu'il est inutile d'essayer à apitoyer ses collègues sur le sort de son héros, alors il a recours à l'égoïsme. "Ce n'est pas tant une injure particulière que la loi veut punir," leur dit-il, "mais c'est un principe qu'il faut sauver. Si nous perdons cette éclatante occasion de raffermir nos droits, avant longtemps les bases de la société s'écrouleront. Si vous voulez bien le remarquer, la femme veut s'emparer de ce qui, jusqu'à ce jour, a été notre monopole exclusif, je veux parler du monopole de la tromperie (grand émoi). Dites moi, Messieurs, que deviendra la société, quand la femme pourra impunément nous tromper comme nous la trompons, se jouer de nous comme nous la jouons?..... (l'émotion redouble.) Frappons donc d'une manière exemplaire celle qui la première a levé l'étendard de la révolte, et qui a, par des promesses qu'elle n'a pas voulu tenir; osé attirer un des nôtres dans le piège."

Ce petit discours eut l'effet désiré: on entrevit avec horreur l'avenir qui attendait l'humanité, si un tel état de chose venait à régner. On ne put résister à des raisons si convaincantes, et d'un commun accord on vint annoncer à l'assemblée curieuse et anxieuse, qu'afin de sauver un principe et de maintenir le droit du sexe fort, on condamnait la rebelle, non pas à épouser l'offensé, mais à lui payer bien et dûment, en écus sonnants, la somme de quelques cents dollars, pour lui donner la facilité de reconstruire son cœur brisé par le choc d'un immense désappointement et pour lui aider à réédifier, plus tard, les bases d'une union solide et durable.

Le procès Mathieu-Laflamme a été plaidé avec tout le talent possible à la ville devant des milliers de spectateurs, mais il a été plaidé en maint autres endroits. Pendant plusieurs jours les nombreux avocats des deux partis, à la campagne comme dans les cités, ont discuté la question sur toutes ses faces.

Mais ce qui a le plus particulièrement frappé notre esprit observateur, ça été de voir la singulière division des opinions. Si nous étions quelque peu savante, nous pourrions donner les raisons de cette singularité, mais, hélas! nous ne sommes que philosophe. Nous pouvons facilement tirer d'un fuit,

de nombreux sujets de réflexion, mais il nous est tout à fait impossible d'expliquer, d'analyser ce fait. Nous espérons que les savants viendront à notre secours, voici le phénomène qui nous préoccupe.

Les jeunes filles qui n'en sont encore qu'à leurs premières illusions, les vieux garçons qui rêvent encore un avenir étoilé, un grand nombre de journalistes, ont tous des sympathies plus ou moins tendres pour le *demandeur* (style de Palais), et les Demoiselles qui passent sensiblement leur vingt ans, et celles qui sont tout à fait sur les confins de leur jeunesse, jeunes gens qui ne vivent encore que d'air, d'amour et d'eau froide, les vieux maris et les bons pères de famille, formaient des vœux pour la *défenderesse*. Il y avait bien quelques petites exceptions par-ci par là, mais nous parlons en général.

Cette division nous a fort étonnée. Comment se fait-il, nous sommes-nous dit, que toutes les femmes, de quelqu'âge qu'elles soient, ne s'unissent pas pour défendre leur sexe attaqué d'une manière si odieuse

dans Melle L.....; et d'un autre côté, comment se fait-il aussi que tous les hommes jeunes et vieux n'applaudissent pas au précédent sans exemple dans nos annales que vient d'établir Monsieur M.....? Nous avouons que nous avons bien essayé de nous expliquer ce mystère, mais que nous avons reculé devant cette tâche. Il y a dans l'esprit comme dans le cœur humain tant de gouffres impénétrables !....

Nous ne pouvons cependant terminer ce petit courrier sans féliciter les *garçons en âge* de la Puissance du Canada, du succès qu'ils viennent de remporter. Mais qu'une pareille victoire ne les rende pas trop vains, qu'ils se contentent d'admirer l'héroïsme de *celui* qui s'est dévoué pour eux, et qu'ils se gardent bien, surtout, d'habituer la femme à franchir sans trembler le seuil du Palais de Thémis, car peut-être pourra-t-elle à son tour, et avec plus de raisons encore, user souvent de représailles

SUB ROSA.

LE SPECTACLE DE LA CAMPAGNE UN DIMANCHE D'HIVER.

Pour l'Album de La Minerve.

Après six jours de rudes travaux, l'habitant de la campagne va enfin se reposer de ses fatigues, et c'est avec une véritable allégresse qu'il voit arriver le jour béni du Seigneur.

Amis lecteurs, suivez mon conseil partez sur un bon samedi et allez passer le dimanche dans une de nos belles campagnes. Voyez ! tout sourit, tout prend un air de fête inaccoutumé. Dans les maisons, personne n'est oisif, tout le monde fait des préparatifs pour le lendemain. La mère apprête les vêtements neufs que son fils doit porter, et dont il est si fier. Une jeune fille, après avoir arrangé son trousseau, ajuste les plis du pantalon de son frère aîné ; souvent aussi une jeune brue, armée d'un fer chaud, repasse avec soin le lange qui enveloppera un cher petit ange aux grands yeux bleus, à l'air vif et gai, et qui fait la joie et le désennui de toute la famille. Pendant ce temps la grand'mère assise dans un fauteuil bourré, un tricotage à la main, ne cesse de porter les yeux vers le berceau où repose son petit-fils, et embrasant dans un même regard la mère et l'enfant, elle les confond dans une même et généreuse pensée d'amour. Vous entendrez le grésillement des viandes routies et vous respirerez la suave odeur des *Croquignoles* traditionnels, qui feront honneur au repas de famille du lendemain.

Après un sommeil tel qu'en goûtent seules les consciences tranquilles, le jour vient annoncer que l'heure du lever est arrivée.

C'est alors que de la fenêtre de votre chambre, vous pourrez jouir du spectacle grandiose qu'offre la nature. Il semble, en effet, que le Seigneur s'est plu à embellir le jour qui est consacré à son service, et à lui donner un air solennel que les autres n'ont point.

Le soleil vient darder ses rayons sur les branches des arbres, que la dernière pluie a orné d'un cristal luisant, qui reflète mille feux étincelants et mille couleurs brillantes.

La brise soulève une légère poussière blanche, qui se dessine en formes bizarres, roule sur la neige, puis semble dans un suprême effort, vouloir s'élaner vers les cieux pour porter les prières des hommes, enfin s'arrête, pirouette, tourbillonne, s'élance de nouveau, se marie avec un autre nuage d'une plus grande dimension, ne tarde pas à s'en séparer, se déchire sur les clôtures et va se reposer tranquille au sommet d'une forêt de sapins rabougris ou d'un rocher escarpé.

Frappante image de l'homme, qui agité, pendant toute sa vie, par le souffle du monde, va enfin, dans un dernier sommeil, reposer dans la tombe à l'abri du cimetière et du clocher natal.

Après avoir déjeuné et après s'être paré de ses plus beaux habits, on s'enveloppe dans d'épaisses fourrures et l'on s'abandonne au doux bercement d'une élégante cariole, trainée par de vigoureux chevaux qu'anime encore le son argentif des grelots. Bientôt l'on arrive à la porte de l'église, on débarque et l'on se trouve au milieu d'une vingtaine d'amis, des compagnons d'enfance, qui s'empressent de venir nous serrer la main et puis l'on cause avec gaieté et amabilité jusqu'à ce que la cloche vienne imposer un silence général. Alors chacun se presse dans une magnifique église, aux murs couverts de tableaux de la Vierge et de bas reliefs de toutes sortes, à un splendide autel orné de fleurs diverses et étincelant de lumières. Deux beaux archanges, grandeur naturelle, aux lèvres et au teint roses, et aux ailes dorées, sont placés à chaque côté et semblent vouloir la défendre contre le sacrilège profanateur.

Cependant, tout le monde paraît indifférent, devant toutes ces merveilles de l'art, chacun se met à genoux et paie par un tribut de ferventes prières le juste hommage dû au Créateur de toutes choses. De temps à autre la musique fait entendre ses accords joyeux, les voix se succèdent avec harmonie, puis ce n'est qu'un cri enthousiaste ; enfin toutes viennent

s'éteindre dans leur mélodie première, avec un transport délirant d'allégresse qui va jusqu'au cœur ; souvent un enfant mêle les accords de sa belle voix à ceux de l'instrument.

Après l'évangile, le prédicateur monte en chaire, puis dans une courte et éloquente allocution, il exhorte les fidèles à persévérer dans le bien et à éviter le mal ; alors élevant les bras vers le ciel, il appelle sur leurs têtes la bénédiction du Très-Haut et leur souhaite la vie éternelle.

A la communion, plusieurs groupes s'approchent de la table sainte et viennent recevoir le pain des forts, dans cet adorable sacrement, ou un Dieu créateur s'est lui-même donné en nourriture aux hommes. Pendant ce temps, deux jolis enfants, l'orgueil de tout le village, deux vrais anges de la terre font monter vers le Tout-Puissant une sublime prière, et leurs voix argentines faisant entendre une mélodie plus douce que le chant des oiseaux, vont se perdre dans les immensités célestes.

NOUVELLES.

—On écrit de Londres au *Soir* :

Le télégraphe a parlé d'une petite caisse dans laquelle un vieil ami de Napoléon a apporté à Camden-House quelques poignées de terre française. Cette caisse, je l'ai vue aujourd'hui ; il y a écrit sur le couvercle ; « Il est né sur la terre française et mort en exil, mais la terre de son berceau est représentée ici. » Ces poignées de terre ont été prises aux Tuileries, au pied même de l'escalier particulier de l'ex-empereur ; l'impératrice, vivement émue de la pensée qui a fait agir M. X. . . , s'est mise à fondre en larmes, et a décidé que ce souvenir de la patrie serait placé dans le tombeau.

Athènes, (*Genève*), 3 Février.—L'île de Samos a été visitée par un terrible tremblement de terre. Beaucoup d'habitants ont péri et les dégâts sont très-considérables.

Calcutta, *Inde anglaise*, 4 Février.—Un tremblement de terre a eu lieu dans la ville de Lehrce, territoire de Scinde. Le désastre a été si subit et si inattendu que personne n'a pu s'enfuir. La terre, minée par les influences volcaniques, s'élevait et s'abaissait à la façon des vagues.

Des centaines de maisons d'habitation sont en ruines. A la première alarme les habitants se sont précipités dans les rues, où beaucoup ont été écrasés sous les bâtiments croulant, tandis que la plupart de ceux restés à l'intérieur étaient aussi ensevelis sous les ruines. On évalue à plus de cinq cents le nombre des personnes auxquelles cette calamité a coûté la vie. Beaucoup d'animaux ont été dévorés par le tremblement de terre.

—La première exécution en Espagne, depuis la révolution, a eu lieu dernièrement à Madrid.

Voici les détails sur cette exécution capitale par le *garrote-vil* :

Le *garrote* vient de reprendre ses droits, et cela dans des circonstances réellement épouvantables. Un assassin du nom de Diego Saler Guirao, n'ayant pu obtenir la commutation de la peine capitale prononcée contre lui par le tribunal suprême, il

Après la messe les plus dévots s'empressent d'aller se jeter à genoux au pied d'un petit autel décoré avec soin et surmonté d'une Statue de la Ste. Vierge, tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Chacun va confier ses peines à cette Mère des Douleurs et lui demander ses besoins : celle-ci prie pour son époux ou son enfant, celle-là pour son frère ou son fiancé, un autre pour son père ou sa mère. Enfin toutes les voix se confondent dans un élan de sublime reconnaissance envers la Consolatrice des Affligés, qui semble leur sourire en leur montrant son fils bien-aimé.

Les Vêpres s'entendent de la même manière, puis le soir il y a repas et réunion de famille, les fiancés se rencontrent, on cause, on chante, on danse quelquefois et l'on s'amuse bien ; enfin on se sépare content d'avoir si bien passé la journée et l'on se donne rendez-vous pour le dimanche suivant.

ERNEST DU TRÉHOUX.

fallut faire construire un nouvel appareil de supplice. Ainsi fut fait, et voici comment cette horrible machine vient d'être inaugurée.

Depuis deux jours le condamné était « en chapelle » (*en capilla*), c'est à dire qu'instruit de sa fin prochaine, on l'avait, selon l'usage, placé dans une cellule spéciale, où ceux qui vont mourir sont laissés pendant quarante-huit heures en présence d'images sacrées et surtout en présence d'eux-mêmes, de leurs souvenirs. Cette pratique est certainement de la plus indigne cruauté.

Hier matin, à huit heures, le prêtre et le bourreau pénétrèrent dans la funèbre cellule, ils accomplirent leur ministère respectif, et peu d'instants après, traversant une foule énorme, le condamné arrivait au pied de l'échafaud élevé comme autrefois hors de la porte de Bilbao, dans un vaste terrain vague appelé le *Camdo Gaurdias*.

L'instrument du supplice était neuf, et le bourreau novice. C'était donc un essai et un début.

Guirao fut assis sur la banquette fatale. Il était livide et ses cheveux se hérissaient sur sa tête découverte. Le bourreau, visiblement troublé, perdait du temps. Enfin, il passa autour du cou du patient la terrible cravate de fer, elle était trop étroite !... Il fallut que la victime, soutenue par deux aides, se levât pour permettre au bourreau, de plus en plus ému, de mettre en état le collier. La foule, se méprenant sur cet incident, crut que le roi avait fait grâce et éclata en applaudissements. Cependant, le bourreau venait de saisir un marteau, et, en présence du condamné, qui tremblait de tous ses membres et qu'on avait peine à maintenir debout, il frappait à coups redoublés le collier, la vis et le levier du *garrote*. Cette opération dura *sept ou huit minutes* !

—Le vieux palais de justice de Québec a été la proie des flammes dimanche matin, presque tous les documents qu'il contenait ont été brûlés.

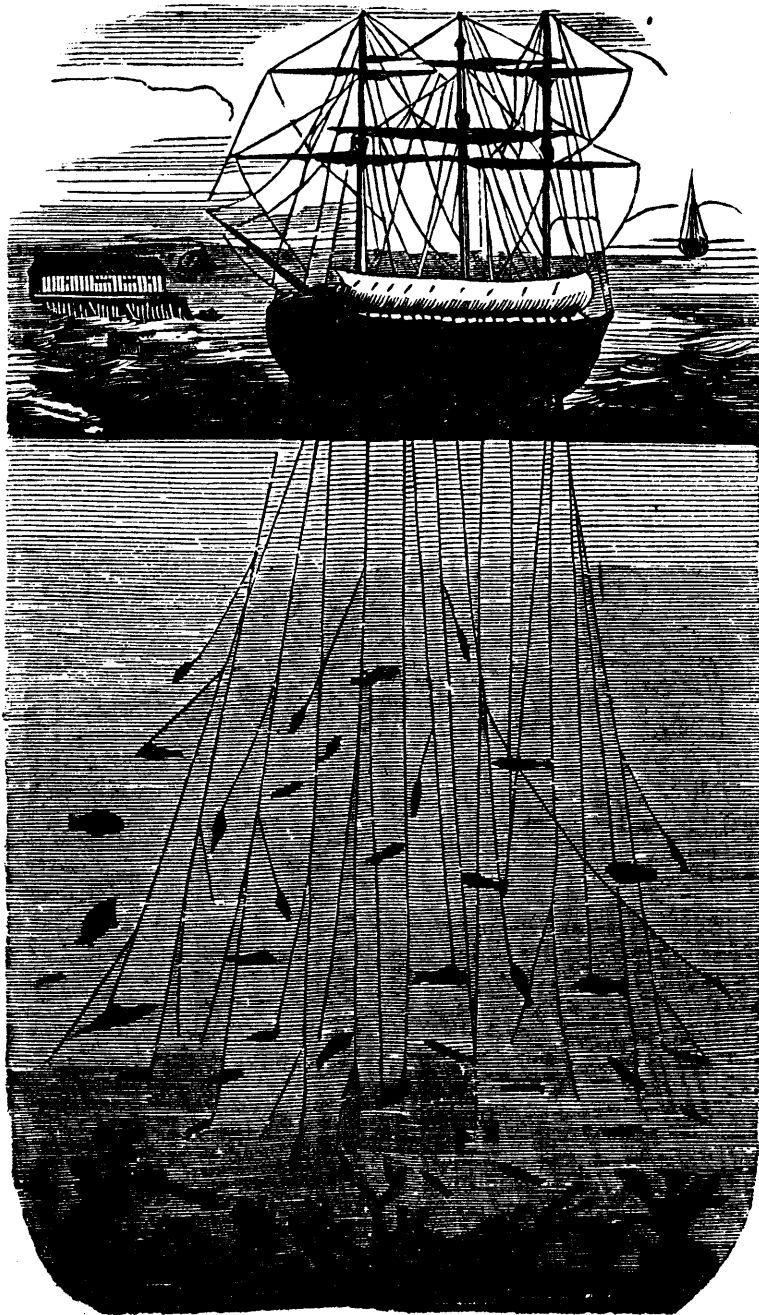
—Le gouvernement général et Lady Dufferin avec leur suite sont partis pour la capitale fédérale, mercredi dernier, laissant et emportant avec eux les plus agréables souvenirs de leur visite.

LA PÊCHE DE LA MORUE.

La morue, poisson très-connu, appartient à la famille des *gadoïdes*. Ses traits caractéristiques sont : corps sensiblement allongé ; tête grosse et comprimée ; grands yeux à fleur de tête, voilés par une membrane transparente ; bouche énorme, garnie de dents, partie enchassées dans des alvéoles et fixes, partie implantées dans la chair et mobiles.

On distingue aussi la morue à la couleur de ses écailles, grises sur le dos, blanche sous le ventre, avec des taches brunes et des reflets dorés. Ses nageoires jaunes sur la poitrine, sont grises partout ailleurs, excepté sur le dos où elles sont mouche-tées.

Sa peau est épaisse ; sa chair blanche et fibreuse.



Malgré l'état de guerre perpétuelle, où vivent les habitants de l'Océan, la famille de gadoïdes n'est pas près de s'éteindre.

Les morues sont de nature nomades. Elles aiment à voyager, parcourir les mers de différents climats, passer une saison en Europe, une autre en Amérique.

Le mois de mai est l'époque de leur émigration. Elles se réunissent par centaines de millions sur la Côte de Terre-Neuve, en colonnes distinctes, offrant la forme d'immenses parallélogrammes, et puis, à un moment donné, elles s'ébranlent comme un corps d'armée marchant en ordre de bataille, et se dirigent vers l'Islande et les Orcades.

Sur les côtes d'Europe elles se subdivisent en détachements, et se répandent à l'aventure, dans toutes les mers septentrionales.

La pêche à la morue remonte au-delà du huitième siècle.

Les pêcheurs anciens attendaient l'arrivée des colonnes dans les mers septentrionales et piquaient dans le tas.

Les plus hardis allaient à la rencontre des colonnes ; plus ils avançaient, plus la masse des poissons

était compacte. D'étape en étape, on arriva sur la côte de Terre-Neuve, en Amérique, au point de réunion et de départ, où les pêcheurs n'avaient qu'à jeter et retirer la ligne. Sourde et muette comme une carpe, la morue connut l'Europe longtemps avant que nous eussions mis le pied en Amérique.

Sur le banc de Terre-Neuve chaque pêcheur prend ordinairement 350 à 400 morues par jour.

On distingue plusieurs espèces de morues : *morue franche*, dite *cabillaud* lorsqu'elle est fraîche ; *morue égrefin*, *petite morue* et *capelan*.

Les dénominations de *merluche* et de *stockfisch* ne désignent pas des espèces particulières, mais les différentes manières de préparer la même morue.

La morue se nourrit de toute espèce de petits poissons, harengs, maquereaux, mollusques, crustacées.

Vorace au delà de tout ce qu'on peut concevoir, elle avale avec avidité tout ce qu'elle peut happer, chiffons, morceaux de bois, de pierre, de verre, de fer.

Sa fécondité est vraiment prodigieuse. Une seule morue, de taille ordinaire, a produit jusqu'à 3,686-000 œufs.

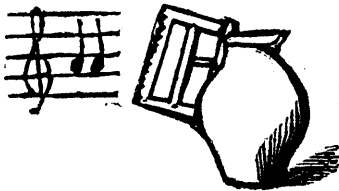
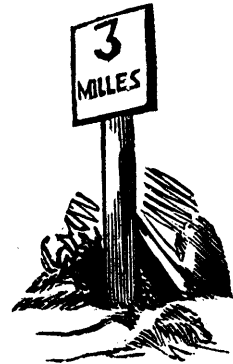
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'Etat c'est moi.

—

Laid—A—sème—oies.

RÉBUS.



BIEN

LA.